

La transmission des fondamentaux d'une culture minoritaire: le cas de l'œuvre de Rita Mestokosho

FRANÇOISE SULE

présidente de l'association des professeurs de français de Suède,
présidente de l'Institut d'Études Canadiennes (Université de Stockholm),
présidente de la section française de l'association des professeurs
de langue vivante de Suède

CHRISTOPHE PREMAT

directeur-adjoint de l'Institut français de Stockholm, chercheur
associé auprès du laboratoire SPIRIT (Sciences Po Bordeaux,
UMR 5116 du CNRS)



Rita Mestokosho est une écrivaine innue francophone qui lutte par l'écriture pour la préservation du style de vie de la communauté innue du Québec. Ses poèmes sont habités par cette volonté de protéger ce mode de vie menacé par des projets de barrage sur le fleuve La Romaine. Jean-Marie Gustave Le Clézio a rendu hommage à plusieurs reprises au combat de Rita Mestokosho.



La publication de ses poèmes en plusieurs langues (innu, suédois et français)¹ rassemble les éléments forts du combat de Rita Mestokosho : « Je suis innue, et innue veut dire être humain. Nous sommes à peu près 15 000 innus dispersés dans 11 communautés, 2 au Labrador qui sont anglophones de langue seconde, 9 au Québec qui sont francophones de langue seconde. Nous vivons entre deux mondes, le moderne et le traditionnel. L'équilibre entre les deux n'est pas facile car notre terre traditionnelle est toujours menacée par la destruction de grosses compagnies forestières, des barrages hydroélectriques et les mines. Notre vie et notre survie sont attachées à celui des rivières, des forêts et des lacs. Écrire dans une langue, la langue française est aussi une nécessité. Celle de pouvoir diffuser à un vaste auditoire nos préoccupations dans une langue poétique »². L'écriture devient un moyen de transmettre les caractéristiques d'une culture vivante minoritaire. Les poèmes de Rita Mestokosho s'adressent tant aux lecteurs extérieurs qu'aux membres de cette communauté qui assumeront cet héritage culturel. La littérature est-elle la dernière arme d'expression politique pour cette communauté menacée ? N'existe-t-il pas un danger d'écrire pour préserver un patrimoine qui ne peut se transmettre intégralement ? Cette défense est-elle propre à la communauté innue ou est-elle un passage obligé des cultures marginalisées ? Le corpus étudié est celui des œuvres de Rita Mestokosho, celui de la réception de son œuvre ainsi que l'entretien qu'elle a accepté de nous accorder lors de son passage à Stockholm en octobre 2009.

Le choix du français langue seconde

Rita Mestokosho est une poétesse innue s'exprimant également en français et habitant près du fleuve La Romaine dans la province du Québec. « Je remercie le créateur de m'avoir fait connaître cette langue française, et je remercie la terre notre mère de m'avoir offert le innu aimun ma langue maternelle. La relation entre les deux est spéciale. J'ai appris à parler le français à 4 ans à l'école primaire. J'ai découvert les mots d'un autre monde et d'une autre culture. J'ai été fascinée de pouvoir exprimer ma pensée à d'autres personnes » (Mestokosho, 2010, 92). La présentation d'une écrivaine expliquant sa relation au français, sa mère adoptive, permet d'introduire cette idée de francophonie. La francophonie représente la diversité culturelle réunie autour de la langue française : elle s'inscrit dans une perspective postcoloniale. « Le français n'est pas la langue de ma mère. Mais le destin l'a mise sur ma route, et nous nous sommes apprivoisés. Nous nous sommes tellement apprivoisés que j'ai choisi de l'adopter. Ce ne fut pas un choix difficile car elle vit dans mes pensées quand le partage se fait sentir » (Mestokosho, 2010, 90). La langue est ce qui crée un espace commun, ce qui fait lien : la langue maternelle, celle de la Terre, est l'innu tandis que le français est la langue de communication à un public plus large. Les éditions Beijboom books souhaitent privilégier ces auteurs marginaux avec une optique résolument multilingue : huit poèmes apparaissent en innu, en français et en traduction

1 Rita Mestokosho, *Eshi Uapataman Nukum, Hur jag ser på livet mormor*, Göteborg, Beijboom Books AB, 2010.

2 Rita Mestokosho, *Hur jag ser på livet mormor, Eshi Uapataman Nukum, Comment je perçois la vie grand-mère*, Göteborg, Beijboom Books AB, 2009, p. 90. [Les deux éditions susnommées diffèrent, la première contient deux langues (suédois et français) tandis que la seconde dispose des trois langues (innu, français et suédois).





suédoise. Traduire pour transmettre et communiquer, tel est le message de ces éditions. Jean-Marie Gustave Le Clézio avait rédigé une préface exclusivement pour cette édition en s'inspirant de son discours de réception du prix Nobel à Stockholm en décembre 2008. « Pour elle, comme pour la plupart des amérindiens – ceux que l'on surnomme au Québec des autochtones, c'est-à-dire littéralement ceux qui appartiennent à la terre – la nature n'est pas un décor, ni un bien immeuble que l'on peut vendre et exploiter. L'être humain – l'Innu est simplement un homme – est indissociablement lié à la terre, à chaque instant de sa vie. La forêt, les lacs et les rivières, les animaux qui les habitent, et les pierres, les sources, le vent et les nuages sont nos parents, nos alliés, même lorsqu'ils nous tuent. Cette foi, seule la poésie peut l'exprimer, car elle est libre et elle s'unit au rythme de la vie » (Mestokosho, 2010, 10). Le Clézio rappelle un élément fondamental de son œuvre, à savoir le « contrat naturel » (Serres, 1990) qui nous unit à l'environnement : l'alliance entre les hommes et la nature est un lien originel qu'on ne peut détruire. La poésie de Rita est centrée sur la mémoire de cette alliance.

Poésie et politique

La poésie est l'écoute du fondamental : le français devient langue de communication de ces impressions premières. Le poème intitulé Innu est emblématique de cet écart : « Imprégné jusque dans ta chair / Par cette odeur unique des bois / Tu vis seul dans tes pensées / Mais par ta façon d'être et d'agir / Je sens que tu regrettes ta façon de vivre » (Mestokosho, 2010, 16). L'usage de la deuxième personne du singulier est destiné à cette âme innue, ce souffle de





vie uni à la Terre. « Ton message est celui de protéger la terre / Je la protégerai aussi longtemps que je vivrai avec elle / Mais je n'oublierai pas d'apprendre / Et de partager aux autres / Ton message si divin... » (Mestokosho, 2010, 16). La poésie de Rita Mestokosho utilise des mots très simples et une langue dépouillée, elle rappelle au lecteur la nécessité de retravailler l'écume des mots ; or, comme le note Henri Meschonnic, « le langage grouille d'éléments idéologiques, parce que nul ne peut effacer, malgré les efforts de science – que divers scientismes inversent encore, à leur insu, en idéologisation – les rapports entre langue, peuple, nation, ou vision du monde » (Meschonnic, 2008, 89). Les mots traduisent directement des sensations ancestrales liant l'Innu à sa terre natale. Le philosophe Husserl, fondateur de la phénoménologie, a écrit un texte intitulé *La Terre ne se meut pas* en mai 1934 qui explicite certains concepts fondamentaux de la phénoménologie. La Terre n'est pas l'objet abstrait déterminé par la science qui tourne sur elle-même, elle est ce socle de référence par rapport auquel la conscience se constitue. « La Terre elle-même, dans la forme originare de la représentation, ne se meut ni n'est en repos, c'est d'abord par rapport à elle que mouvement et repos prennent sens » (Husserl, 1989, 12). La Terre est la genèse constitutive d'une humanité, elle est un archi-foyer qui appartient à un « archi-peuple » avec son « archi-territoire ». Elle n'est pas la nature entière, elle est l'une de ces étoiles de l'espace infini du monde. En tant que support de tous les corps, elle n'est pas principe, mais

corps-socle sur lequel les êtres humains se meuvent. C'est la raison pour laquelle notre conscience n'est pas capable de percevoir que la Terre bouge, car elle nous enveloppe d'une certaine façon. En percevant la nature de ce corps-socle, nous nous éloignons de l'idée d'un règne de l'homme sans partage sur la nature. Il nous faut y vivre et plus encore chercher à habiter cette terre, ce qui signifie l'humaniser sans la dominer.

Rita Mestokosho s'appuie sur une forme de panthéisme que le lecteur peut reconstituer en rassemblant les différents poèmes comme les membres d'un corps. La Nature enveloppe l'humanité, elle est un socle généalogique : « Ne regardes-tu pas parfois dans le ciel / Ta grand-mère la lune qui éclaire ta souffrance ? / Lève ton regard vers le Grand Esprit éternel / Il t'accueille avec un souffle d'espérance » (Mestokosho, 2009, 20). Nous retrouvons cette idée de communion permanente avec les éléments naturels. Il ne s'agit pas tant d'un hymne à la nature qu'une manière de lier nature et spécificité de la communauté innue. Comme l'écrit Edgar Morin, « nous savons désormais que la petite planète perdue est plus qu'un lieu commun à tous les êtres humains. C'est notre maison, home, heimat, c'est notre patrie et, plus encore, notre Terre-Patrie » (Morin, 1993, 210). L'écoute des éléments présente dans la langue participe de la revendication d'un mode de vie et d'une sensibilité au monde. « J'ai appris à nager avec le saumon / À le suivre dans les grandes rivières / À monter le courant de peine et de rivières / Sans me plaindre et sans sermon » (Mestokosho, 2009, 22). Le zeugme, c'est-à-dire l'association d'un mot abstrait et d'un mot concret (« peine et de rivières »), produit un effet intéressant car c'est ici qu'un lien s'opère entre la poésie et la politique. L'élément eau est à la fois synonyme d'espoir, de fragilité et de nostalgie (souffrance liée à un mode de vie proche de la nature et de plus en plus menacé).

Nous savons aussi que Rita Mestokosho mène un combat pour la préservation du mode de vie de la communauté innue avec notamment la lutte contre le projet fédéral d'installation d'un barrage sur la rivière La Romaine³. En tant que représentante de la communauté innue (Rita Mestokosho est membre du conseil innu), elle s'est battue et utilise sa poésie comme arme de protection du cadre de vie de cette communauté. Lorsqu'on analyse ses poèmes, nous découvrons une sorte de patrimoine naturel et culturel : le temps n'est pas celui du progrès infini mais a intrinsèquement des caractéristiques cycliques. « N'enlève pas à la terre, son dernier souffle / Permits à notre mère de respirer / Et de voir ses enfants courir à bout de souffle / Dans la nature qui est ma protégée » (Mestokosho, 2010, 68). La poésie a un sens politique puisqu'elle dénonce la perturbation de ce temps cyclique et mythique des ancêtres et de la nature. Nous retrouvons ainsi une opposition entre une symbiose culture autochtone – milieu naturel et les effets dévastateurs de la technique ; d'une certaine manière, la poésie de Rita Mestokosho nous rappelle la critique fondamentale adressée par le philosophe Heidegger à la pensée technique. Heidegger effectuait la différence entre la compréhension du Rhin comme élément poétique (poésie d'Hölderlin) et comme élément technique. La centrale électrique ne permet plus de voir le Rhin de manière poétique et naturelle mais au contraire une façon de l'envisager comme un potentiel d'énergie utilisable. Autrement dit, ce qui est menaçant dans la technique moderne n'est pas la technique elle-même mais un comportement

3 Trois questions à Rita Mestokosho,



de l'homme asservi à cette technique, où celui-ci déchiffre le monde uniquement suivant l'utilité qu'il en retire (Heidegger, 1958). Dans le poème intitulé « Un peuple sans terre », Rita Mestokosho indique clairement cette menace d'acculturation et de déracinement : « Quand la lune sera pleine / Et que le soleil sera rouge / On verra alors sur la plaine / Un homme faisant brûler de la sauge. / Sa peine sera immense comme la mer / Car il aura vu la terre disparaître sous ses pieds / Les hommes machines l'auront dévoré les premiers / Pour en faire une nouvelle cité. » (Mestokosho, 2009, 34). Nous voyons l'harmonie des quatre éléments (air, feu, mer, terre) troublée par l'arrivée des hommes machines et leur entreprise d'urbanisation classique. La fin du poème est marquée par cette injonction à ne pas détruire un monde : « N'enlève pas à la terre, son dernier souffle / Permits à notre mère de respirer / Et de voir ses enfants courir à bout de souffle / Dans la nature qui est ma protégée » (Mestokosho, 2009, 34). Lors d'un entretien que nous a accordé Rita Mestokosho, nous avons senti les difficultés du combat que mène Rita Mestokosho en tant que porte-parole de la communauté innue : « J'ai invité des écrivains en août [2009], une semaine, on est allé sur la rivière Romaine, on a monté des tentes, on a mangé du saumon [...], j'ai dit «vous habitez à des heures et des heures de la rivière Romaine, et vous ne connaissez pas les Innus. Vous n'avez jamais entendu parler des Innus, et lorsque vous entendez parler des autochtones, parce que les autochtones est le mot qu'on emploie pour parler de l'ensemble, soit les Innus, Les Escoumins, les Cris ou les Moacs... on dit autochtone. C'est souvent de la mauvaise manière qu'on entend parler des autochtones»⁴. Le mode de vie de ces communautés est méconnu et ignoré puisque Rita Mestokosho reproche leur stigmatisation (les autochtones sont perçus comme un problème de politique publique) : les Blancs imposent leurs catégories et souhaitent mener à bout leur projet d'exploitation de la rivière La Romaine qui implique l'abandon d'un mode de vie et donc la disparition de cultures devenues minoritaires sur leur propre territoire.

Nous retrouvons dans la poésie de Rita Mestokosho la même attention aux éléments qu'il y a dans la poésie d'Hölderlin. Comme l'écrit Hölderlin dans son poème « La promenade à la campagne » : « Viens dans l'Ouvert, ami ! bien qu'aujourd'hui peu de / Lumière / Scintille encore, et que le ciel nous soit prison » (Hölderlin, 1967, 89). La poésie de Hölderlin est le refuge de ce que Heidegger appelle la « Quadrature » (*die Vierung*) dans la conférence intitulée « La chose ». La Quadrature désigne le lien entre le Ciel, la Terre, les divins et les mortels. Il se trouve que cette quadrature est constamment convoquée dans les poèmes de Hölderlin. Prenons l'exemple de cette élégie, « Ménon pleurant Diotima » : « Un Dieu du fond du temple parle, et me rend vie / Je vivrai donc ! déjà le vent paraît ! Telle une lyre / Appellent les montagnes d'argent d'Apollon ! » (Hölderlin, 82). Celui qui vivra représente l'homme, le mortel, tandis que le « Dieu du fond du temple » représente l'Immortel. « Les montagnes » rappellent l'élément Terre. Le ciel y est implicitement convoqué car « les montagnes » prolongent la Terre vers le Ciel. Tous les poèmes sont habités par cette quadrature et la présence du divin, c'est-à-dire des ancêtres liés à la nature. La cosmogonie innue traverse de part en part la poésie de Rita Mestokosho : la terre est un réceptacle constituant (la *chôra* grecque).

4 Entretien mené par Françoise Sule et Christophe Premat à la maison des écrivains de Stockholm le 10 octobre 2009. [URL : <http://www.latituedeFrance.org/Rencontre-avec-Rita-Mestokosho.html>]



La poésie de Rita Mestokosho est imprégnée de ce sentiment de catastrophe irréversible, c'est-à-dire par la perte d'une harmonie et d'un temps cyclique. Comme l'écrit le philosophe Kostas Axelos, « Et la grande catastrophe ? Elle aussi peut être plus ou moins partielle ou totale. D'ordre cosmique et sans intervention humaine ou déclenchée par la technicité. L'espoir et la hantise d'une catastrophe finale habitent depuis bien longtemps les fils du ciel et de la terre. Tout semble se précipiter vers sa fin et nous y participons dans un mélange de plaisir et de tristesse, car nous aimons et la fixité de l'être et la fluidité du devenir » (Axelos, 1964, 43). Dans le cas de la poésie de Rita Mestokosho, la catastrophe se caractérise par la perte d'une identité autochtone et par la rupture d'une harmonie. Il existe une sorte de dégénérescence liée à l'arrivée de la technique. Ce sentiment nous rappelle étroitement le *Discours sur l'origine de l'inégalité* de Jean-Jacques Rousseau : le temps cyclique de l'harmonie est perturbé par l'arrivée de la technique, de l'appropriation des terres et de l'exploitation de la nature. L'hymne à la Terre décrite dans les poèmes de Mestokosho ne correspond évidemment pas à l'état de nature fictif décrit par Rousseau, mais en rappelle certains traits. La nature peut tuer et blesser, elle nous protège et constitue un socle auquel les peuples s'adaptent. La terre est une mère, elle constitue ce socle en apparence immobile sur lequel nous évoluons. L'identité autochtone est solide mais apparaît menacée par l'intrusion des « hommes machines ». Les réserves, c'est-à-dire les territoires où les hommes machines parquent ces communautés s'opposent à leur mode de vie et à leur liberté. « Ma réserve, mon ghetto, mon chez-moi / Peu importe le nom que je te donne / Tu enfouis une partie de moi / Tu caches une partie de ma personne » (Mestokosho, 2009, 44). Cette parcelle de territoire correspond au regard dominant des colonisateurs qui voient le territoire comme élément à exploiter et pas comme un socle vital pour la diversité culturelle. Dans le vers « Ma réserve, mon ghetto, mon chez-moi », nous régressons vers des qualificatifs de plus en plus restrictifs : la réserve est le territoire des communautés amérindiennes, le ghetto est connoté plus négativement avec un espace qui se resserre autour d'une communauté dont on a au préalable fixé les limites et le chez-moi est le dernier espace vital.

Les poèmes de Rita Mestokosho délivrent un message politique profond : le mode de vie de la communauté innue est menacé par l'arrivée de la technique et par cette volonté de maîtrise de la nature. La nostalgie, la recherche d'une nouvelle harmonie font qu'il y a la crainte de voir cette identité autochtone disparaître. Comment transmettre cet héritage à la jeune génération innue ?

Quelle transmission ?

Dans les poèmes de Rita Mestokosho, nous sentons que l'avenir est présenté comme un futur passé : l'avenir est habité par la tradition et la présence des ancêtres. La circularité du temps rend problématique l'héritage et le métissage inévitable. Le poème « La porte de mon univers » porte cette difficulté à sortir de cette circularité : « Mon corps est ici mais mon esprit est là-bas / Loin, très loin dans les terres de mes ancêtres / Je leur parle les yeux ouverts, tout s'évanouit / J'ouvre les yeux pour apprendre à voler / Vers tous mes frères qui ont besoin de moi et de mon aide / Ma vie va vers l'avant / Mais j'aimerais rien qu'une minute / Qu'elle se dirige vers l'arrière » (Mestokosho, 2009, 52). Il existe un souffle qui rattrape la vie et qui la tire vers la



tradition : nous sentons dans ces vers le mouvement avec les adverbes de lieu (« loin », « là-bas »...) et les verbes (« voler », « se dirige »...) puis une suspension (*epoché*) de l'être (« tout s'évanouit », « Mais j'aimerais rien qu'une minute »). Le poème « Gardien de la Terre » est empreint de cette même nostalgie : « Et puis vint un jour où je vis la lumière / Une lumière qui m'a invitée à me pardonner / Et même si l'on dit que le bonheur est éphémère / J'ai effacé de mon esprit le corridor sombre / de mon passé, pour faire place à la lumière » (Mestokosho, 2009, 12). La lumière est une invitation au voyage vers l'esprit des ancêtres, elle efface le passé tout en restaurant l'accès à l'éternité du temps ancestral. Il y a un patrimoine à conserver et à transmettre, ce vers fait penser encore étroitement à la philosophie d'Heidegger avec cette lumière comme modalité d'accès à l'Être⁵ (Heidegger, 1983, 77). La vie d'un Innu se saisit de manière circulaire comme l'indique le poème intitulé « La vie d'un Innu » : « Dans la vie d'un Innu, il y a deux chemins / se défilant devant lui. Le premier est tracé par des pas / d'hommes qui ont passé devant lui, ce chemin est lourd car il / est profond en peines et en joies aussi. Il prendra ce chemin / pour évoluer dans l'environnement où il vit » (Mestokosho, 2010, 30). Le chemin, la trace, la lumière sont des thèmes fréquents de la poésie de Rita Mestokosho : le futur est une invitation à réexaminer le passé et à s'inspirer de l'esprit des ancêtres. Nous retrouvons ce trait dans la pensée de Martin Heidegger qui a écrit *Chemins qui ne mènent nulle part* (Heidegger, 1962) en utilisant le terme allemand *Holzweg*, à savoir le chemin de traverse, celui qui révèle la clairière. La poésie de Rita Mestokosho est une traversée au sein de la cosmogonie innue, elle est écrite en français pour pouvoir faire connaître cette identité. « Lorsqu'on fait référence aux autochtones, on entend souvent parler de trafic de tabac, trafic de ci, trafic de là. Mais jamais on entend parler des Innus ou des autochtones qui veulent protéger leur territoire. Jamais on n'entend parler de leurs persévérances à vouloir garder leur langue maternelle, à vouloir enseigner leur langue maternelle dans les écoles. Parce que nous ne serons jamais des québécois, nous ne serons jamais des canadiens. Nous tenons à notre existence d'Innus, parce qu'être Innus ça veut dire être humain. Un Innu, c'est un gardien de la terre, et c'est ce que nous voulons donner à nos enfants comme enseignement »⁶. La transmission est marquée par le souvenir et la répétition de gestes simples, même si les communautés autochtones vivant sur les territoires autour du fleuve La Romaine sont diverses. « Cette belle rivière fait partie de notre histoire, comme je le disais, parce que c'était la route que mes grands-parents prenaient pour arriver vers le nord. Ils ont laissé beaucoup de choses sur les rives. Il y a des sépultures, il y a des campements, je pense que c'est vraiment une partie de notre cœur qui est là-bas. Alors lorsqu'ils ont commencé à raser les forêts, ça a été très dur pour la plupart des Innus, je dirais pour la côte nord. Le Québec, c'est divisé par régions. Il y a la basse côte nord, il y a la côte nord, après ça il y a la Mauricie... tu vois, c'est par région, le Québec est divisé par régions. Et moi, je vis vraiment à la limite de la côte nord et de la basse côte nord. Mais quand on

5 Heidegger utilise le verbe allemand *hüten* signifiant garder, abriter. On retrouve cette nuance dans le poème « Gardien de la Terre » de Rita Mestokosho. La traduction suédoise du poème par *Jordens väktare* tire davantage vers la préservation, la protection.

6 Entretien mené par Françoise Sule et Christophe Premat à la maison des écrivains de Stockholm le 10 octobre 2009. URL: [<http://www.latituedeFrance.org/Rencontre-avec-Rita-Mestokosho.html>]



identifie les Innus, mais je viens des Innus de l'est. Il y a les Innus de l'ouest, et il y a les Innus du nord. Mais nous parlons la même langue, nous sommes 15 000 Innus »⁷. La rivière est véritablement le berceau de cette communauté à la fois comme lieu d'approvisionnement (chasse, pêche, cueillette) mais aussi comme lien aux ancêtres (sépultures).

La poésie de Rita Mestokosho est d'ailleurs marquée par une forme de métempsychose, l'âme et le corps étant distingués sur le chemin de la vie : le corps marque la condition terrestre, l'ancrage dans la nature tandis que les âmes s'unissent à l'esprit des ancêtres. L'Innu ne se pense pas comme individu mais comme un élément constituant de la nature. La cosmogonie innue est à comprendre et c'est elle qui doit se transmettre. « L'autre chemin est invisible. Il est tracé par la lumière de / la vie. Il peut y accéder par la force de son Mistapéo. / Ces deux chemins sont reliés quelque part dans le monde / où nous vivons et dans le monde des esprits / où nous voyageons par nos rêves. / Quand les deux chemins se rejoindront, à ce moment-là, / L'Innu se retrouvera lui-même » (Mestokosho, 2010, 30). Le Mistapéo est la force des esprits, celle qui inspire l'Innu et le guide dans sa vie. Les adverbes de lieu (« quelque part ») et de temps (« à ce moment-là ») ne sont pas précisés car c'est à chaque Innu de trouver la jonction entre ces deux chemins. Nous retrouvons exactement cette idée du chemin (*Weg* en allemand) dans la pensée méditante de Heidegger (Heidegger, 1982, 12).

Dans les poèmes de Rita Mestokosho, la transmission est un legs, un message, une invitation à apprendre à écouter la Nature, celle qui unit la communauté innue. Le poème « Sous un feu de rocher » se fonde sur l'anaphore « J'ai appris » : « Mais c'est uniquement sous un feu de rocher / À l'abri d'un hiver froid et solitaire / Que j'ai entendu les battements de la terre / Et c'est là que j'ai appris à écouter » (Mestokosho, 2009, 22). Tous les éléments naturels ont une pulsation, un rythme, la poésie de Rita Mestokosho étant une prosopopée continuée. Jean-Marie Gustave Le Clézio, dans son discours de réception du Prix Nobel le 7 décembre 2008, a rendu hommage à Rita Mestokosho qui fait parler les arbres et les animaux. Le poème « Sous un feu de rocher » commence par le vers « J'ai appris à lire entre les arbres » (Mestokosho, 2009, 22). C'est une expression refaite sur « J'ai appris entre les lignes » : le narrateur du poème s'est efforcé de lire son avenir dans les éléments l'entourant. Le poème Uapukun (nom de la fille de Rita Mestokosho) est celui qui décrit le plus justement les modalités de la transmission. « Ta vie est un immense jardin, et tu as devant toi beaucoup / de fleurs et toutes sont plus belles les unes que les autres. / Mais toi seul connais le temps pour prendre soin d'elles » (Rita Mestokosho, 2010, 26). L'héritage est comme un jardin, un territoire de promesses à faire fructifier, la transmission n'est jamais une injonction, un devoir mais une invitation à trouver en soi une force de vie. Dans tous ses poèmes, les vers sont comme un appel à un retrait de l'Être sur les éléments fondamentaux (Nature, Esprit des ancêtres). La transmission est aussi très personnelle, puisque les pronoms utilisés sont *Je* et *Tu* : l'héritage est intime et jamais la poésie ne se charge d'une revendication politique directe avec le pronom *Nous*. La poésie touche par l'émotion ce qu'il y a de plus proche.

7 *Ibid.*



La poésie de Rita Mestokosho n'est pas simplement un hymne dédié à la cause innue. La langue française est utilisée à la fois pour parler aux habitants du Québec mais surtout pour s'adresser de manière universelle aux lecteurs et leur faire sentir les caractéristiques de l'identité innue méconnue. Il y a également un appel à lutter pour préserver une culture et un territoire, puisque les Innus sont déracinés : « Quand je dis déraciné, le mot n'est pas assez fort. Parce que tu es déraciné de ta famille, tu es déraciné de ta culture, tu es déraciné de ta langue maternelle. Tu n'a plus aucuns repères. Tu te retrouves seul, tu te retrouves orphelin, dans un endroit qui te parait lugubre. Et ce qui est le plus effrayant, c'est que tu ne sais pas si tu vas retourner chez toi »⁸. Les poèmes de Rita Mestokosho affirment une identité ancestrale reposant sur un socle stable : la communauté innue vit en harmonie avec les éléments dans un cycle circulaire perturbé par l'arrivée de la technique et des hommes-machines.

Bibliographie

- Axelos, Kostas, *Vers la pensée planétaire*, Paris, éditions de Minuit, 1964.
- Heidegger Martin, *Essais et Conférences.*, Traduit de l'allemand par André Préau, Paris, éditions Gallimard, coll. TEL, 1958.
- Heidegger Martin, *Chemins qui ne mènent nulle part*, Trad. de l'allemand par Wolfgang Brokmeier, Paris, éditions Gallimard, coll. TEL, 1962.
- Heidegger Martin, *Gesamtausgabe*, Frankfurt am Main, éditions Vittorio Klostermann, 1982, tome LIV.
- Heidegger Martin, *Lettre sur l'humanisme*, Trad. de l'allemand par Roger Munier, Paris, éditions Aubier, 1983.
- Hölderlin, *Odes, Élégies, Hymnes*, Trad. Coll. de l'allemand, Paris, éditions Gallimard, 1967.
- Husserl Edmund, *La Terre ne se meut pas*, Trad. Franç. Franck, Pradelle, Lavigne, Paris, éditions de Minuit, 1989.
- Meschonnic Henri, *Dans le bois de la langue*, Paris, éditions Laurence Teper, 2008.
- Mestokosho Rita, *Hur jag ser på livet mormor, Eshi Uapataman Nukum, Comment je perçois la vie grand-mère*, Göteborg, Beijboom Books AB, 2009.
- Mestokosho Rita, *Eshi Uapataman Nukum, Hur jag ser på livet mormor*, Göteborg, Beijboom Books AB, 2010.
- Morin Edgar, Kern Anne-Brigitte, *Terre-Patrie*, Paris, éditions du Seuil, 1993.
- Serres, Michel, *Le contrat naturel*, Paris, éditions Flammarion, 1990.

⁸ Entretien mené par Françoise Sule et Christophe Premat à la maison des écrivains de Stockholm le octobre 2009.

